

PAS PLEURER

LYDIE SALVAYRE

PAS PLEURER

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

© Le Castor Astral, 2008, pour toutes les citations
des *Grands Cimetières sous la lune* de Georges Bernanos
qui apparaissent au fil du texte

ISBN : 978-2-02-111622-9

© Éditions du Seuil, août 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*¿De qué temes, cobarde criatura? ¿De
qué lloras, corazón de mantequillas?*

Cervantes (*Don Quijote*, II, 29)

Au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit, monseigneur l'évêque-archevêque de Palma désigne aux justiciers, d'une main vénérable où luit l'anneau pastoral, la poitrine des mauvais pauvres. C'est Georges Bernanos qui le dit. C'est un catholique fervent qui le dit.

On est en Espagne en 1936. La guerre civile est sur le point d'éclater, et ma mère est une mauvaise pauvre. Une mauvaise pauvre est une pauvre qui ouvre sa gueule. Ma mère, le 18 juillet 1936, ouvre sa gueule pour la première fois de sa vie. Elle a quinze ans. Elle habite un village coupé du monde où, depuis des siècles, de gros propriétaires terriens maintiennent des familles comme la sienne dans la plus grande pauvreté.

Au même moment, le fils de Georges Bernanos s'apprête à se battre dans les tranchées de Madrid sous l'uniforme

bleu de la Phalange. Durant quelques semaines, Bernanos pense que l'engagement de son fils auprès des nationaux est fondé et légitime. Il a les idées que l'on sait. Il a milité à l'Action française. Il admire Drumont. Il se déclare monarchiste, catholique, héritier des vieilles traditions françaises et plus proche en esprit de l'aristocratie ouvrière que de la bourgeoisie d'argent, qu'il exècre. Présent en Espagne au moment du soulèvement des généraux contre la République, il ne mesure pas d'emblée l'ampleur du désastre. Mais très vite, il ne peut tordre l'évidence. Il voit les nationaux se livrer à une épuration systématique des suspects, tandis qu'entre deux meurtres, les dignitaires catholiques leur donnent l'absolution au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit. L'Église espagnole est devenue la Putain des militaires épurateurs.

Le cœur soulevé de dégoût, Bernanos assiste impuissant à cette infâme connivence. Puis, dans un effort éprouvant de lucidité qui l'oblige à rompre avec ses sympathies anciennes, il se décide à écrire ce dont il est le témoin déchiré.

Il est l'un des seuls dans son camp à avoir ce courage.

**A mis soledades voy,
De mis soledades vengo.**

Le 18 juillet 1936, ma mère, accompagnée de ma grand-mère, se présente devant los señores Burgos qui

PAS PLEURER

souhaitent engager une nouvelle bonne, la précédente ayant été chassée au motif qu'elle sentait l'oignon. Au moment du verdict, don Jaime Burgos Obregón tourne vers son épouse un visage satisfait et, après avoir observé ma mère de la tête aux pieds, déclare sur ce ton d'assurance que ma mère n'a pas oublié : Elle a l'air bien modeste. Ma grand-mère le remercie comme s'il la félicitait, mais moi, me dit ma mère, cette phrase me rend folle, je la réceptionne comme une offense, comme une patada al culo, ma chérie, una patada al culo qui me fait faire un salto de dix mètres en moi-même, qui ameute mon cerveau qui dormait depuis plus de quinze ans et qui me facilite de comprendre le sens des palabres que mon frère José a rapportées de Lérima. Alors quand on se retrouve en la rue, je me mets à griter (moi : à crier), à crier Elle a l'air bien modeste, tu comprends ce que ça veut dire ? Plus doucement pour l'amour du ciel, implore ma mère qui est une femme très éclipsée. Ça veut dire, je bouillais ma chérie je bouillais, ça veut dire que je serai une bonne bien bête et bien obédissante ! Ça veut dire que j'accepterai tous les ordres de doña Sol sans protester et que je laverai son caca sans protester ! Ça veut dire que je présenterai toutes les garanties d'une parfaite idiote, que je ne rechisterai jamais contre rien, que je ne causerai aucune moleste d'aucune sorte ! Ça veut dire que don Jaime me payera

PAS PLEURER

des, comment tu dis ?, des clopinettes, et qu'en plus il me faudra lui dire muchísimas gracias avec cet air modeste qui me va si bien. Seigneur Jésus, murmure ma mère la mirade alarmée, plus bas, on va t'ouir. Et moi je grite encore plus fort : Je me fous qu'on m'ouit, je veux pas être bonniche chez les Burgos, j'aime mieux faire la pute en ville ! Pour l'amour du ciel, me supplique ma mère, ne dis pas ces bêtises. Ils nous ont même pas invitées à nous assir, je lui dis révoltée, ni même serré la main, je me raccorde (moi : je me rappelle), je me rappelle brusquement que je souffre d'un panadis au pouce et que j'ai le doigt bandé, panaris si tu veux, mais ne me rectifie pas à chaque mot sinon j'y arriverai jamais. Alors ma mère pour me pacifier me rappelle à voix susurrée les bénéfices considérables qui m'espèrent si je suis engagée : que je serai logée, que je serai nourrie et que je serai nettoyée, que j'aurai une vacation tous les dimanches pour aller danser la jota sur la place de l'Église, que je toucherai un petit salaire et une petite prime annuelle avec quoi je pourrai me constituer un petit trousseau, et même mettre de côté. À ces mots, je clame : Plutôt mourir ! Dios mío, souspire ma mère en jetant des mirades angoissées sur les deux files de maisons qui bordent la ruelle. Et moi je me mets à courir à toute vélocité vers mon grenier. La guerre, heureusement, éclate lendemain, ce qui fait

PAS PLEURER

que je ne suis jamais allée faire la bonne ni chez les Burgos, ni chez personne. La guerre, ma chérie, est tombée à pic nommé.

Ma mère, ce soir, regarde la télévision où l'image fortuite d'un homme interpellant le président de la République lui rappelle soudain l'enthousiasme de son frère José à son retour de Lérima, sa jeune impatience et sa ferveur qui le rendaient beau. Et tout remonte d'un coup, la petite phrase de don Jaime Burgos Obregón, l'allégresse de juillet 36, la découverte euphorique de la ville, et le visage de celui qu'elle a aimé à la folie et que ma sœur et moi appelons depuis l'enfance André Malraux.

Ma mère s'appelle Montserrat Monclus Arjona, un nom que je suis heureuse de faire vivre et de détourner pour un temps du néant auquel il était promis. Dans le récit que j'entreprends, je ne veux introduire, pour l'instant, aucun personnage inventé. Ma mère est ma mère, Bernanos l'écrivain admiré des *Grands Cimetières sous la lune* et l'Église catholique l'infâme institution qu'elle fut en 36.

FUENTE ES MI VIDA EN QUE MIS OBRAS BEBEN

Ma mère est née le 14 mars 1921. Ses proches l'appellent Montse ou Montsita. Elle a quatre-vingt-dix

ans au moment où elle évoque pour moi sa jeunesse dans cette langue mixte et transpyrénéenne qui est devenue la sienne depuis que le hasard l'a jetée, il y a plus de soixante-dix ans, dans un village du Sud-Ouest français.

Ma mère a été belle. On me dit qu'elle avait autrefois cette prestance très particulière que conférait aux femmes espagnoles le port du cántaro sur la tête et qu'on ne voit aujourd'hui qu'aux danseuses de ballet. On me dit qu'elle avançait comme un bateau, très droite et souple comme une voile. On me dit qu'elle avait un corps de cinéma et *portait dans ses yeux la bonté de son cœur*.

Aujourd'hui elle est vieille, le visage ridé, le corps décrépit, la démarche égarée, vacillante, mais une jeunesse dans le regard que l'évocation de l'Espagne de 36 ravive d'une lumière que je ne lui avais jamais vue. Elle souffre de troubles de la mémoire, et tous les événements qu'elle a vécus entre la guerre et aujourd'hui, elle en a oublié à tout jamais la trace. Mais elle garde absolument intacts les souvenirs de cet été 36 où eut lieu l'inimaginable, cet été 36 pendant lequel, dit-elle, elle découvrit la vie, et qui fut sans aucun doute l'unique aventure de son existence. Est-ce à dire que ce que ma mère a tenu pour la réalité pendant les soixante-quinze années qui ont suivi n'a

PAS PLEURER

pas eu pour elle de réelle existence ? Il m'arrive de le penser.

Ce soir, je l'écoute encore remuer les cendres de sa jeunesse perdue et je vois son visage s'animer, comme si toute sa joie de vivre s'était ramassée en ces quelques jours de l'été 36 dans la grande ville espagnole, et comme si, pour elle, le cours du temps s'était arrêté calle San Martín, le 13 août 1936 à 8 heures du matin. Je l'écoute me dire ses souvenirs que la lecture parallèle que je fais des *Grands Cimetières sous la lune* de Bernanos assombrit et complète. Et j'essaie de déchiffrer les raisons du trouble que ces deux récits lèvent en moi, un trouble dont je crains qu'il ne m'entraîne là où je n'avais nullement l'intention d'aller. Pour être plus précise, je sens, à leur évocation, se glisser en moi par des écluses ignorées des sentiments contradictoires et pour tout dire assez confus. Tandis que le récit de ma mère sur l'expérience libertaire de 36 lève en mon cœur je ne sais quel émerveillement, je ne sais quelle joie enfantine, le récit des atrocités décrites par Bernanos, confronté à la nuit des hommes, à leurs haines et à leurs fureurs, vient raviver mon appréhension de voir quelques salauds renouer aujourd'hui avec ces idées infectes que je pensais, depuis longtemps, dormantes.

Au moment où ma mère âgée de quinze ans se présente accompagnée de ma grand-mère au poste de domestique, doña Pura, la sœur du susnommé don Jaime Burgos Obregón, posée éternellement raide sur le bord d'une chaise à haut dossier de cuir, lit dans l'exaltation l'éditorial qui est à la une de son journal, *Acción Española* : « Un jeune général s'est décidé à prendre le commandement de la Grande Espagne en train de sombrer dans la démocratie et le socialisme afin de constituer une digue contre l'invasion bolchevique. À son appel, d'autres généraux se sont groupés sans hésiter autour de cet extraordinaire entraîneur d'hommes et les ligues nationales se sont réveillées. Mais l'esprit, l'intelligence, le dévouement à la patrie et l'héroïsme seront-ils capables de venir à bout des bas appétits et des instincts bestiaux hissés jusqu'au pouvoir par le gouvernement de Moscou qui espère empoisonner ainsi toute l'Europe méditerranéenne ? » La question sur laquelle s'achève l'article jette doña Pura dans une angoisse telle qu'elle est prise aussitôt de palpitations cardiaques. Car doña Pura est sujette aux palpitations cardiaques. Et bien que le médecin lui ait prescrit d'éviter les contrariétés qui déclenchent ses palpitations cardiaques, ses sentiments patriotiques lui ordonnent de lire le journal des nationaux. C'est un devoir, docteur, dit-elle d'une voix qui défaille. Les jours suivants, doña Pura vit dans l'effarement de

voir sa maison pillée, ses terres volées et sa fortune détruite par José, le frère de Montse, et sa bande de voleurs. D'autant que Maruca, l'épicière, lui a confié à voix basse que les anarchistes se livraient dans leurs virées à des hold-up sanglants, éventraient les religieuses après les avoir violées, puis souillaient leurs couvents par d'horribles profanations. Dès lors, doña Pura les imagine faisant irruption dans sa chambre, arrachant le crucifix d'ivoire qui surplombe sa blanche couche, déroband sa boîte à bijoux incrustée d'émaux, et s'adonnant, Seigneur Jésus, à des sévices inqualifiables. Elle continue cependant de saluer, lorsqu'elle les croise, les parents de ces têtes brûlées. Faut-il qu'elle ait bon cœur !

Mais le soir venu, agenouillée sur son prie-Dieu, elle implore le Ciel qu'il protège les siens de ces sauvages qui ne respectent rien.

Qu'ils crèvent !

La phrase à peine prononcée, elle rougit de honte d'avoir émis un tel souhait. Le bon Dieu, doté à ce qu'on dit d'une ouïe suprasensible, aurait-il entendu ses paroles ? Elle s'en confessera dès demain à don Miguel (le curé du village qui ne s'est pas encore enfui), lequel lui prescrira pour pénitence trois Ave et un Pater, ceux-ci ayant sur sa conscience l'effet curatif quasi instantané d'un cachet d'aspirine. Il est notoire que, quels que soient les crimes que les

PAS PLEURER

catholiques commettent contre les rouges à cette époque-là, à l'arme blanche, à l'arme à feu, à coups de matraques ou de barres de fer, ils sont instantanément blanchis et pardonnés, pour peu que leur auteur fasse acte de contrition avant la prière du soir, les petits arrangements avec le Ciel espagnol s'avérant proprement magiques.

Doña Pura reprend son invocation et prie à présent la Très Sainte Vierge Marie de mettre un terme aux agissements de ces effrontés qui offensent mortellement son bon Dieu. Car doña Pura considère que porter atteinte à ses richesses c'est offenser mortellement son bon Dieu. Car doña Pura sait mieux que quiconque ce qui offense mortellement son bon Dieu. Car doña Pura fait partie de ces personnes que dans le village, par un raccourci éloquent, on appelle des fachas.

Facha est un mot qui, prononcé avec le tcheu espagnol, se lance comme un crachat.

Les fachas dans le village sont en nombre réduit et ont en commun de considérer que :

IL N'EST DE BON ROUGE QU'UN ROUGE MORT.

José, mon oncle, le frère de Montse, est un rouge, ou plutôt un rouge et noir.

Depuis que sa sœur lui a rapporté sa visite chez les

Le vif du vivant
dessins de Pablo Picasso
Cercle d'art, 2001

Et que les vers mangent le bœuf mort
Verticales, 2002

Contre
Verticales, « Minimales », 2002

Passage à l'ennemie
Seuil, 2003
et « *Points* », n° 1252

La Méthode Mila
Seuil, 2005
et « *Points* », n° 1513

Dis pas ça
Verticales-Phase deux, 2006

Portrait de l'écrivain en animal domestique
Seuil, 2007
et « *Points* », n° 2121

Petit Traité d'éducation lubrique
Cadex, 2008

BW
Seuil, 2009

Hymne
Seuil, 2011
et « *Points* », n° 2885

7 femmes
Perrin, 2013

